N° 24. (Ire ANNÉE.) 24 JANVIER 1830.

L'ORGANISATEUR.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Saint-Maur-Saint-Germain, n° 17; che PILLET aîné, rue des Grands-Augustins, n° 7; DELAFORÊT, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7; et les directeurs des postes de départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année; 13 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

DU MARIAGE DES PRETRES.

Tandis que des écrivains catholiques, enrôlés sous la bannière de De Maistre et de La Mennais, se flattent de relever une église, dont le chef actuel, en montant au trône pontifical, a pu proclamer comme une vérité universellement sentie, *que les ministres des choses saintes étaient aujourd'hui un objet de haine et de mépris...., que leurs enseignemens étaient assimilés à de vieilles fables et à de vaines superstitions* (1); tandis qu'ils invitent le clergé à se réconcilier avec les lumières du siècle, à faire de la science, à s'occuper des intérêts nouveaux, voire à parler de liberté; tandis qu'ils le pressent de suivre le mouvement ascendant de l'humanité, comme si cela lui était possible sans renoncer aux points fondamentaux du dogme dont il émane, comme s'il ne lui fallait que redevenir savant pour reconquérir la puissance : d'un autre côté, les libéraux, qui se piquent de religiosité, s'efforcent d'établir que le discrédit du sacerdoce provient des scandales trop fréquens qui apparaissent dans son sein, et que le mariage des prêtres pourrait seul prévenir; d'où ils arrivent à conclure qu'il suffirait de donner des épouses aux jeunes vicaires, pour rendre à l'ordre ecclésiastique son ancienne influence, et au catholicisme, sa première splendeur.

Nous nous proposons d'examiner et de combattre, dans un article spécial, les prétentions qu'annoncent les disciples de l'auteur du *Pape*, et qui se manifestent dans le *Mémorial* et dans la revue *Catholiques*, ainsi que dans le *Correspondant*. Nous ne voulons aujourd'hui que faire ressortir la futilité actuelle de la question, si grave pour les libéraux, du mariage des prêtres.

Un ecclésiastique, l'abbé Cérati, venait de publier un livre sur cette matière, lorsqu'un de nos amis nous adressa, de la province, un manuscrit où le même sujet se trouvait traité sous la forme d'un roman. Il avait mis en scène un jeune prêtre, passionné pour sa cousine, fille d'un ministre protestant; et le héros, malgré les sages leçons du pasteur, était successivement entraîné à violer les devoirs les plus saints, à fuir en Amérique, et à s'ensevelir vivant dans un couvent de trappistes, le tout pour n'avoir pu, comme son respectable oncle, prêcher l'évangile et épouser sa maîtresse. Voici la réponse que nous fîmes à cette communication; nous omettons seulement les justes louanges que nous parut mériter la partie littéraire de la composition :

(1) *Lettre encyclique* de Pie VIII, citée dans le vingtième numéro de *l'Organisateur*.

« Après avoir fait la part de l'éloge, mon cher ami, il faut bien que le tour de la critique arrive. Franchement, vous descendez trop souvent au rôle du *Constitutionnel*, dans ces déclamations banales contre l'ambition pontificale et contre le sacerdoce. Tout l'ouvrage semble écrit sous le toit du ministre protestant, et quand le frère du prêtre catholique, et le prêtre catholique lui-même parlent et dissertent, c'est toujours l'esprit de la réforme qui perce, qui rationalise et qui guerroye. En pouvait-il être autrement? L'auteur avait une idée fixe, une idée éminemment libérale, protestante; il faut bien qu'elle se trouve dans toutes les bouches, et c'est là même ce qui donne une moralité, une tendance, un but au récit du trappiste. Mais ce but est-il assez large, assez élevé pour fixer définitivement l'écrivain qui se l'est posé, qui y marche avec tant d'ardeur, qui s'y arrête avec tant de complaisance? Je ne le pense pas, M. C. A., et j'ai trop bonne opinion de votre esprit, vous me dévoilez trop votre cœur dans l'opuscule même que je critique, pour que je vous suppose parvenu à votre apogée, et que je puisse voir le *nec plus ultrà* de votre portée, dans une conception qui, à part le mérite de l'exécution, me rappelle les beaux jours de mon libéralisme (1), c'est-à-dire, la gêne, l'étroitesse, la misère de

(1) Toutes les fois que le *libéralisme* se trouve combattu dans *l'Organisateur*, il ne faut pas oublier que nous ne désignons, sous ce mot, que cette théorie purement critique, dont la stérilité, en fait d'organisation, est depuis si long-tems démontrée, et qui, fondant l'ordre politique sur l'équilibre des antipathies plutôt que sur le concours des affections sympathiques, livre la société à la méfiance, à l'antagonisme, à la crainte, n'offre d'autre garantie de bonheur et de sécurité que l'intervention toujours imminente des gendarmes et du bourreau, et laisse les classes les plus nombreuses et les plus pauvres sous le joug du dénument, et dans l'esclavage *réel* de la misère, tout en prodiguant les droits constitutionnels et la liberté *nominale*. C'est ce *libéralisme* au delà duquel nous sommes fiers d'être parvenus. Mais si, par *idées libérales*, on veut entendre des idées progressives, telles que peut en produire un noble élan de l'ame et de l'esprit chez les hommes dévorés du désir de pousser l'humanité en avant, et d'améliorer le sort des classes populaires, il n'est rien de plus libéral, en ce sens, que la doctrine Saint-Simonienne, et nous sommes, par conséquent, plus libéraux que jamais. Cette explication s'adresse aux hommes de bonne foi qui veulent ce que nous voulons, et qui, égarés par les déclamations de la critique, ne comprennent pas encore que la cause de la vraie liberté est avec nous.

mes premières idées philosophiques. Vous voyez que, si j'ai blessé tantôt votre modestie par une approbation vive et sincère des qualités précieuses que j'ai remarquées dans votre écrit, je ne ménage pas mieux, en revanche, votre amour-propre, sur la nature du sujet et le fond du système que vous développez. Et pourquoi userais-je ici de précaution et de réticence? Laissons-les aux rhéteurs de l'Académie ou de la chambre des députés, à tous les discoureurs qui, dans un monde pourri, où les hommes se feraient peur s'ils se montraient tels qu'ils sont, comme dit Rousseau, s'appliquent incessamment à pallier le vice et l'erreur, et n'osent regarder la vérité en face. Je vous parle avec la franchise, je dirai même, la rudesse d'un apôtre du nouveau christianisme, qui, ayant passé comme vous les belles années de sa jeunesse sous le joug des doctrines de vanité et de mort qui vous enlacent encore, se sent dévoré du besoin d'arracher un ami à la voie de mensonge, où il s'égara lui-même. Que l'égoïsme hypocrite du siècle soit poli, mielleux, flatteur, ce masque lui convient pour cacher sa laideur : mais moi, qu'une philantropie selon Dieu anime; moi qui brûle d'associer un frère aux jouissances pures de l'intelligence et de l'amour, assis sur les débris des fausses doctrines, et contemplant, de là, la grandeur et la magnificence des plans providentiels sur l'espèce humaine, nulle considération ne doit arrêter ma plume, ni modifier mon langage; il faut que la parole de vie vous arrive dans toute sa pureté, dans toute sa vigueur native, pour qu'elle puisse pénétrer jusqu'à la moëlle des os, et vous préparer à une regénération complète. Je vais entrer en matière.

» Le héros de votre roman se présente avec un bon cœur, avec le besoin d'aimer, et vous le montrez condamné à étouffer, sous le poids des devoirs de sa profession, les doux penchans qu'il a reçus de la nature. Cette supposition, dans ce qu'elle offre de plus cruel, est toute de circonstance. Si elle se réalise trop souvent aujourd'hui, c'est que le prêtre, ébranlé lui-même dans sa foi, privé de la ferveur et de la charité apostolique, et participant à l'égoïsme de l'interrègne moral qui pèse sur nous, ne veut plus, ne peut plus appliquer le don de l'amour que dans la sphère étroite des jouisssances purement individuelles; et quand, par l'absence de toute grande communauté de sentimens, par l'anéantissement passager des idées religieuses et des sympathies larges de la sociabilité, l'affectuosité humaine se trouve renfermée dans les relations privées, et le bonheur enchaîné au foyer domestique, il est inévitable que l'individu, à qui son état ne permet pas de goûter ce genre de bonheur, d'aimer sur *cette petite échelle*, en même tems que l'affaiblissement de ses croyances ne lui laisse plus le pouvoir d'aimer *sur la grande*, de s'élever à l'amour de Dieu et de l'humanité; il est inévitable que cet individu maudisse la loi qui lui défend les seuls épanchemens, les seuls moyens de félicité terrestre que son siècle permette aux hommes qui n'ont pas encore été retrempés, en Saint-Simon, dans la source de l'amour infini et de la charité universelle. Les doléances, les tourmens, le désespoir de votre trappiste ne font donc que constater une hose incontestab le, que *l'amour de Dieu et du prochain* lui est étranger, et que l'absence de ce feu sacré ne laisse au prêtre, né avec un cœur aimant, d'autres ressources que les affinités mesquines d'un monde raisonneur, où le scepticisme révoque en doute les plus nobles mouvemens de l'ame humaine et réduit les élans sympathiques aux sentimens étroits de la vie privée. Mais transportez-vous, par la pensée, à cette époque du moyen âge que vous considérez, avec les grands publicistes du libéralisme, comme l'ère des envahissemens et des usurpations du saint-siége, et demandez-vous si les pasteurs qu'embrasait la flamme evangélique, qui s'efforçaient d'amener l'Europe barbare à la charité chrétienne, qui civilisaient les races farouches, vomies par le nord sur le midi, qui se vouaient tout entiers à l'accomplissement de cette mission divine, pouvaient être distraits de leurs travaux apostoliques, par le besoin de se créer d'autres affections que celle qui les rattachait au créateur et à son innombrable famille? Croyez-vous que leur cœur, plein d'une affection aussi sublime, pût éprouver le moindre vide, et devenir accessible à une de ces petites passions qui se produisent et se renferment dans le cercle de l'individualité? En vérité, je ne sais trop ce que saint Bernard et Grégoire VII auraient fait d'une femme, et je suis convaincu néanmoins, malgré tout le soin et le talent que vous avez mis à faire, de votre victime du célibat sacerdotal, un être essentiellement affectueux, que l'amour ardent, que votre imagination a conçu, n'est rien à côté de l'amour réel et des dispositions sympathiques qui décidèrent la vocation de ces deux grands hommes.

» Cependant, je vous vois d'ici, mon cher ami, courir à votre bibliothèque et en retirer maint volume, où vous croyez trouver un démenti formel à tout ce que j'avance en faveur du clergé catholique. De grâce, prenez moins de peine, je connais tout cela; je l'ai lu, relu, caressé, en ces jours d'aveuglement où je faisais, aussi, du protestantisme, du philosophisme critique. Je sais que les conciles ont eu à statuer sur *les chambrières* et *les concubines* des prêtres. Mais que prouvent ces faits historiques contre ma thèse? que la société spirituelle, tout en moralisant la société temporelle, participa, jusqu'à un certain degré, aux passions grossières du tems. Je suis loin de le contester, je dirai même qu'il ne pouvait en être autrement. Seulement, j'ajouterai qu'on permit aux ecclésiastiques d'avoir une *concubine* et non point une *femme*, précisément parce qu'il ne s'agissait alors que de condescendre à l'exigence d'un besoin charnel, que l'état des mœurs rendait encore trop impérieux pour le proscrire absolument, tandis qu'une *femme* serait entrée en partage de l'amour pur qu'ils avaient consacré à Dieu et à l'humanité. Réfléchissez donc, M. C. A., et vous finirez par reconnaître avec moi, du moins je l'espère, que ce célibat qui vous courrouce si fort, ne fut, à son origine, qu'une institution indispensable pour prémunir le clergé contre les excitations de l'intérêt personnel, pour l'empêcher de s'abandonner à l'esprit de parenté, quand l'importance de sa mission exigeait qu'il se livrât à l'esprit de charité universelle. Songez qu'il fallait plus que de *bons pères de famille*, poussés plus ou moins à l'égoïsme vis-à-vis du reste de la société par la prédominance des affections domestiques, pour suivre, à travers

plusieurs siècles de barbarie, la conversion et partant la civilisation des peuples semi-sauvages, qui s'établirent sur les ruines de l'empire romain.

» Ici, une autre réflexion me frappe. Ne vous est-il jamais arrivé de crier contre l'ambition des évêques et des abbés qui eurent la fantaisie de prendre part au gâteau féodal, au mépris des maximes évangéliques? Ne les avez-vous pas accusés cent fois d'avoir perdu de plus en plus de vue le but divin de leur institution, à mesure qu'ils avaient tâté des jouissances temporelles et qu'ils s'étaient occupés des choses terrestres? Eh bien! si, non contens de posséder des fiefs, les ecclésiastiques avaient obtenu d'avoir des épouses, n'auraient-ils pas fortifié, par là, les liens qu'on leur reproche d'avoir formés avec le monde, et affaibli d'autant les nœuds sacrés qu'ils avaient contractés avec le ciel et avec l'humanité entière? N'auraient-ils pas oublié plus tôt, et plus complètement, leur mission apostolique, en raison de la puissance de la nouvelle distraction qu'ils auraient trouvée dans la couche nuptiale? Et ne seraient-ils pas devenus bientôt aussi indifférens à la propagation de la foi, aussi avides des biens temporels, aussi égoïstes, en un mot, que l'aristocratie épiscopale d'Angleterre, si, comme elle, ils eussent dû songer d'abord aux intérêts de la seigneurie et du ménage, et ne penser à l'église qu'après avoir réglé avec des fermiers et des nourrices (1)? Cessez donc de faire un crime aux prêtres d'avoir laissé attiédir leur zèle pour le salut des fidèles, en proportion de leur participation aux affaires mondaines, ou ne leur reprochez plus de ne pas y avoir pris une plus grande part en se mariant.

» Votre clergé protestant vous fait commettre une forte méprise, M. C. A.; mais son exemple est la preuve la plus frappante de la vérité et de la justesse de mes observations. Peut-on dire, en effet, qu'il forme un corps spirituel, capable de maintenir et de répandre une doctrine en dépit de tous les obstacles, lui, qui se défend à peine contre les idées surannées qui provoquerent, il y a trois siècles, l'insurrection de Luther! lui, qui est impuissant à conserver seulement les premières conquêtes de la réforme, contre un clergé qui s'avoue délaissé, haï, humilié, et qui montre la profondeur de ses blessures, du haut de la chaire de saint Pierre! La constitution relâchée du ministère évangélique dans le protestantisme, n'est, d'ailleurs, qu'une application de cette doctrine. Chargé de prêcher le libre examen, la religion individuelle, il manquerait à sa vocation s'il était compact, uni, intense. Pour répondre dignement au principe dont il émane, il faut que ses membres vivent dans l'indépendance qui est le fond même de leur religion; et comme dans un tel état de choses, il n'y a plus ni église, ni clergé, le mariage de ceux qu'un reste d'habitude fait encore désigner sous le nom de *pasteurs*, ne souffre pas de difficulté. La question est à présent de savoir si la société pourrait vivre long-tems dans le protestantisme, c'est-à-dire, dans la dissidence et l'anarchie. Or, comme cette question n'en est pas une pour moi, vous me permettrez de ne pas condamner le célibat du sacerdoce catholique, sur l'exemple d'un clergé qui ne remplit aucune des conditions nécessaires à la perpétuité d'une doctrine, et à l'existence normale des sociétés humaines; et vous sentirez vous-même que les diverses communions, issues du Luthérianisme, ne doivent être considérées que comme des formes passagères sous lesquelles l'esprit humain, révolté contre un dogmatisme devenu entravant, a dû marcher vers une nouvelle idée générale, vers une nouvelle catholicité. Sans cela, vous admettriez que l'ordre social, au perfectionnement duquel vous croyez, peut atteindre son dernier terme sous la bannière de l'individualisme, qui est *l'anti-social* par essence, ou qu'il va se dissoudre à jamais, et gare la fin du monde!

»Mais non, le monde n'est pas si près de finir! non, l'ordre social n'est pas menacé d'une dissolution prochaine! Laissons cette crainte aux admirateurs exclusifs d'un passé, hors duquel ils ne conçoivent rien, et qu'ils désespèrent en même tems de faire revivre, pour nous élever, nous, au dessus des chants élégiaques de de Maistre (1), et des cris blasphématoires de Byron. Courage, mon ami, vous avez lu cette parole de notre maître: « *L'âge d'or qu'une aveugle tradition a placé dans le passé est devant nous.* » Ouvrez donc votre ame aux belles espérances que renferme cette prophétie, justifiée d'avance par l'histoire des siècles écoulés; et au lieu de vous demander si les prêtres d'une doctrine, que vous considérez avec nous comme arriérée, doivent se marier ou rester célibataires, posez-vous une question plus vaste et plus hardie, ou plutôt tranchez-la, sans hésiter, et dites que l'homme qui ne sait plus interpréter le langage providentiel, ni dans le présent, ni dans l'avenir, a cessé réellement d'exercer le sacerdoce, et doit faire place à un nouveau ministre de Dieu. Vous comprendrez, alors, tout ce qu'il y a d'infime et de suranné dans la thèse que vous avez choisie, et, si j'ai bien jugé la force virtuelle de votre intelligence, vous regretterez de l'avoir appliquée à résoudre un problème aujourd'hui sans valeur, et auquel vous donnez même une solution entièrement fausse, si on se reporte au tems où il pouvait avoir de l'importance.

»Ces derniers mots me rappellent une observation, que j'ai oubliée, à propos de vos preuves historiques contre le célibat des prêtres. Je ne conteste point l'authenticité de vos citations; mais elles ne font que témoigner de la nécessité où se trouva l'église chrétienne de recourir à cette mesure, après avoir appris, de l'expérience de plusieurs siècles, que le mariage de ses lévites nuisait aux progrès de la foi et à la prospérité de la société chrétienne. Il y a bien d'autres choses non moins favorables à la civilisation du monde féodal par le catholicisme, auxquelles les fondateurs du chistianisme n'avaient pas songé non plus, et que l'église dut adopter pour pouvoir remplir sa mission de propagation et de conservation jusqu'au tems marqué pour elle par les décrets éternels. Lui faire un crime de ces additions, serait lui reprocher de n'être pas demeurée stationnaire, d'avoir suivi, au moins pendant une

(1) Un séminariste de Douai, revenant d'Angleterre et interrogé sur ce qu'il avait vu de plus curieux dans son voyage, répondit: *Vidi episcopos et episcopas et episcopatulos.*

(1) Si le génie de de Maistre lui fit pressentir quelquefois l'avenir, son attachement au catholicisme en fit plus souvent le Jérémie de l'église romaine.

certaine période, le mouvement progressif de l'humanité; et je ne connais qu'un fanatique puritain qui puisse pousser la niaiserie jusque là. Les premiers prêtres du nouveau testament, prêchant l'évangile en face d'un clergé constitué, étant encore privés eux-mêmes de cet avantage, ayant déjà une position prise dans le monde au moment de leur ordination, se trouvant époux et pères en même tems que chrétiens, ou voyant ces qualités réunies chez quelques uns d'entre eux sans que leur zèle apostolique en souffrît; les premiers prêtres de J. C., dis-je, furent obligés de conserver une foule d'habitudes séculières et de laisser beaucoup à faire à leurs successeurs, pour ce qui concernait leur propre organisation. Or, ce ne fut qu'après que cette organisation eut été jugée possible et indispensable, après qu'elle eut été réalisée, que des règlemens, tels que celui relatif au célibat des ecclésiastiques, purent être mûris et arrêtés. Il en sera de même, sans doute, des premiers propagateurs de la foi Saint-Simonienne. Placés vis-à-vis du sacerdoce catholique, dans la même position que les pères de la primitive église à l'égard des prêtres juifs ou payens, nous venons prêcher le nouvel évangile, du milieu du monde laïc, et jusqu'à ce que la société Saint-Simonienne soit définitivement organisée, les apôtres de la nouvelle doctrine pourront compter parmi eux des hommes engagés dans les liens de la vie commune, sans que cet exemple doive servir un jour à contester la légitimité des statuts qui pourront être ultérieurement portés, pour séparer l'ordre, du mariage, dans les degrés de la hiérarchie sacerdotale où la nécessité du célibat se fera sentir; pour distinguer l'hymen spirituel qui unira l'homme à Dieu et à l'humanité, de l'hymen particulier de l'homme et de la femme; pour empêcher, enfin, que les affections individuelles maîtrisent les cœurs consacrés à l'amour universel.

» Pesez-bien tout ce que je vous dis ici, mon cher ami; demandez-moi des explications sur tout ce qui vous paraîtra obscur; envoyez-moi la longue lettre que vous m'annoncez, et j'espère que, par mes réponses, j'arriverai à vous embraser du feu de la charité Saint-Simonienne, bien plus large que celle de l'église qui transigea avec César, et seule capable, aujourd'hui, de satisfaire les ames généreuses qui, comme la vôtre, souffrent des tourmens de leurs frères, et réclament l'amélioration de leur sort. Dieu aidant, mon cher ami, je dois pouvoir vous appeler bientôt *mon cher fils en Saint-Simon*, et c'est dans l'attente d'une aussi précieuse conquête, que je vous embrasse déjà avec une affection toute paternelle. »

P. M. L.

UN MOT A UN JOURNAL CATHOLIQUE.

C'est un parti pris, irrévocablement pris, parmi les défenseurs des vieilles croyances, à quelque nuance qu'ils appartiennent, au catholicisme ultramontain, ou au gallicanisme, de nous assimiler, bongré malgré, aux sectateurs de cette philosophie critique, dont nous nous efforçons de guérir la société, et que les apôtres seuls d'une doctrine d'avenir, comme la nôtre, ont mission et pouvoir de combattre avec succès. Il y a peu de jours encore que nous répondions à ce sujet au *Mémorial Catholique*, qui croyait nous faire beaucoup d'honneur en nous comprenant, dans une promotion commune, avec le *Globe*, pour nous proclamer *nobles sceptiques*; et voici qu'un autre champion du passé nous fait rentrer, avec aussi peu de fondement, dans la *bourgeoisie incrédule*, pour ne pas dire *la canaille*, car ce mot, adopté complaisamment par un rédacteur du Mémorial Catholique, n'est pas dans le dictionnaire du *nouveau chrétien*. «Les libéraux de l'espèce du *Constitutionnel*, des *Débats*, du *Courrier*, etc., dit-il, sont irrités contre leurs *confrères* de la secte Saint-Simoniste, parce que ceux-ci refusent de les suivre dans *tous* leurs écarts, d'admettre *toutes* leurs opinions, et prennent même la liberté de les critiquer avec justice. » Où donc l'*Éclair* (1) a-t-il aperçu le moindre symptôme de la confraternité doctrinale qu'il signale? Quels sont ceux des écarts du libéralisme dans lesquels nous ne refusons pas de suivre ses organes officiels? Quelle est la partie de leurs opinions que nous ayons admise? Jusqu'ici il nous a semblé que nous invoquions l'ordre, l'unité, l'amour, là où ils prêchaient, involontairement ou à dessein, la confusion, la dissidence et la haine. Une chose, il est vrai, nous est commune avec eux, c'est la répugnance pour la rétrogradation, c'est le sentiment de l'impuissance de l'ancien dogme; et comme ce rapprochement, quoique tout-à-fait sans conséquence sur les théories, s'opère sur un point qui préoccupe exclusivement les rédacteurs de *l'Éclair*, il est possible que cela suffise, à leurs yeux, pour constituer la confraternité dont ils parlent. Mais faudrait-il, du moins, qu'ils apportassent un peu plus de discernement dans le choix de leurs citations pour justifier la bizarrerie de leurs amalgames. Comment, en effet, les lecteurs de cette feuille auront-ils pu nous prendre, sur sa parole, pour les confrères des journalistes libéraux, quand elle leur donne, comme une preuve de son assertion, comme une tentative de justification auprès des constitutionnels, un passage de *l'Organisateur* où se trouve l'allocution la plus véhémente qu'on ait adressée de nos jours à l'école critique? Non, il n'y a point, il ne saurait y avoir de liens de confraternité, philosophique ou politique, entre des hommes qui sont diamétralement opposés sur toutes les grandes questions de l'ordre social: le doute et la foi, la rivalité et la sympathie, l'égoïsme et le dévouement, ne marchent point ensemble. Cependant, si nous croyons peu raisonnable qu'on nous présente comme les *confrères* des écrivains dont nous repoussons le plus vivement les idées stériles et les principes désorganisateurs, nous n'en tenons pas moins à ne voir en eux que des *frères* égarés, dont nous poursuivrons la conversion sans relâche: et cette tâche, que Saint-Simon nous a léguée, nous l'accomplirons non-seulement envers ceux de nos adversaires que le criticisme fascine encore, mais aussi à l'égard de ceux dont l'aveuglement est plus ancien, et qui ont perdu la faculté de voir ce qui est devant eux, à force de regarder en arrière.

(1) *L'Eclair* n'ayant pu fraterniser lui-même avec personne, a depuis cessé de paraître, faute d'abonnés.